

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficience visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

**LE SILENCE  
DES REPENTIS**

KIMI CUNNINGHAM GRANT

# LE SILENCE DES REPENTIS

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Alice Delarbre



**VOIR DE PRÈS**

Titre original : *These Silent Woods*  
Éditeur original : Minotaur Books

© 2021 by Kimi Cunningham Grant  
Published by arrangement with  
St. Martin's Publishing Group.  
All rights reserved.

© Libella, Paris, 2022,  
pour la traduction française.

© 2022, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-498-5

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*Pour papa*

« Comme l'oiseau qui erre loin de son nid,  
Ainsi est l'homme qui erre loin  
de son lieu. »

PROVERBES, XXVII, 8

« Je ne me savais pas si grand, si bon,  
Je n'avais pas conscience  
de tout ce trésor en moi. »

WALT WHITMAN,  
« Chanson de la piste ouverte »,  
*Feuilles d'herbe*

Un truc cloche, je le sens : picotement sur la peau, tiraillement de l'intérieur.

Un rêve, peut-être. Un souvenir. Les deux m'ont apporté leur lot de tristesse. Je fais l'effort d'ouvrir les yeux, une infime lueur grise filtre à travers les rideaux. Le jour n'est pas encore levé. Il y a pourtant assez de lumière pour que je puisse discerner la silhouette recroquevillée dans le petit lit à côté du mien, couverture remontée jusqu'au menton et bien serrée sur ses minuscules jambes. Finch, endormie. En sécurité.

Le sommeil m'attire, musculeux et puissant.

Et pourtant... À l'extérieur de la cabane, un mouvement furtif sous la fenêtre. Un affrontement. Coup sourd, cri d'agonie, détresse.

*Debout maintenant, Cooper. Lève-toi.*

Je rejette mes draps, m'assieds. Puis

j'attrape la lampe frontale pour la fixer sur mon front. Enfin je récupère le Ruger, déjà chargé, sous l'oreiller à côté du mien.

Finch roule vers moi et se redresse. Elle se frotte les yeux.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Reste ici.

Je sors de la chambre sans un bruit. Dans la pièce principale, j'empoigne la pelle qui se trouve à sa place habituelle, contre la porte d'entrée – sa poignée métallique sert à bloquer la béquille. Je fais coulisser le verrou du haut et je retire le crochet du bas ; le battant en bois résiste avec un grincement quand je l'ouvre en grand.

Dehors, il fait toujours noir, le soleil ne va plus tarder, les bois sont gris, peuplés d'arbres aux formes menaçantes : sentinelles sombres, soldats. Après ces nombreuses années, tout me ramène toujours à ça. La guerre.

Je balaie la clairière avec ma lampe, sur le qui-vive. Il ne s'agit probablement que



d'un animal, je le sais bien, mais la semaine dernière, à notre réveil, nous en avons perdu une, une grosse poule qui se pavanait comme si elle était la reine de l'enclos. *Pouf!*, envolée. Pas d'excréments ni d'empreintes, rien. Juste un petit trou creusé sous la clôture. Bon. Renards, coyotes, rats laveurs, martres... En dépit de mes efforts acharnés pour protéger le poulailler, les filles constituent des proies faciles et, selon le temps qu'il m'a fallu pour me lever, elles pourraient bien avoir toutes été massacrées. Toutes, c'est-à-dire nos quatre poules. Dans ce cas on serait vraiment mal, parce qu'on aurait perdu notre unique source de protéines garantie. Et on ne peut pas se permettre de se retrouver dans cette situation à l'approche de janvier et des premières neiges.

Il y a une bête dans l'enclos, je l'entends s'agiter. Un grognement rauque. Je frappe le toit en tôle comme j'en ai l'habitude pour faire sortir les poules lorsqu'elles couvent leurs œufs et ne veulent pas bouger. Le

fracas ébranle toute la structure, elle tremble tant que je crains qu'elle s'effondre. La bête détale aussi vite que les poules, dévale la petite rampe sur des pattes un peu flageolantes jusqu'à l'herbe. Je braque ma lampe frontale sur elle et découvre des yeux luisants, d'un jaune-vert menaçant dans l'obscurité. Un raton laveur. Dans sa gueule, une poule inanimée. Tante Lincoln l'aurait traité de petit démon. Aussi futé que méchant. Il montre les dents en grognant et se précipite vers moi d'un air de vouloir me provoquer : « Essaie un peu... »

Je ne me fais pas prier. J'ouvre le portillon et lui assène un bon gros coup de pelle sur la tête, suivi de plusieurs autres, *bam bam bam*, jusqu'à ce qu'il s'écroule, et même lorsque je suis certain qu'il ne lui reste plus la moindre once d'énergie pour se battre, je continue à m'acharner. J'ai bien conscience que c'est cruel en un sens mais parfois cet instinct surgit en moi, sombre et méprisable : il existe, il me constitue, et il lui arrive

de se manifester brusquement, sans que je puisse le contenir. La poule remue, toujours prisonnière de la gueule du raton laveur. Je me sers de la pelle pour libérer son cou, et comme elle est, par je ne sais quel miracle, encore en vie, je lui donne à elle aussi un coup, un seul, sur la tête. Assez fort pour secouer sa minuscule cervelle et lui fracasser le crâne. Je m'agenouille et braque le faisceau de ma lampe sur elle. Finch ne sera pas contente d'avoir perdu une de nos filles. Moi non plus, seulement Finch... le prendra plus à cœur.

— Cooper ?

Je sursaute : sa voix dans l'obscurité.

— Je t'avais dit de rester à l'intérieur, ma puce.

Elle a toujours su se déplacer en catimini. Il faut dire que je lui ai appris à le faire. Parce que c'est notre façon de vivre. La plupart des gosses traversent les bois d'un pas bruyant, donnent des coups de pied dans les feuilles, jacassent et effraient

tous les animaux à l'exception des grives. Pas Finch. Ce qui est, pour l'essentiel, une bonne chose, puisque nous devons chasser pour nous nourrir et mener une vie discrète, mais il arrive qu'elle me prenne au dépourvu, comme à cet instant, alors que je me croyais seul, sans public pour me voir me livrer à ma sale besogne de semeur de mort.

Elle se tient à côté de moi, une main posée sur mon dos. Elle glisse l'autre sous mon menton et incline ma tête pour éclairer la poule.

– C'est Susanna, dit-elle.

Je l'attire sur mes genoux.

– Tu l'as frappée.

Elle frissonne, elle ne porte que son pyjama, alors qu'on est en décembre et qu'il fait froid, l'herbe scintille de givre. Elle remonte ses pieds nus sur mes genoux.

– Elle souffrait.

Nous avons déjà parlé de l'éthique de la forêt. Nous en faisons l'expérience chaque jour, dans son cas depuis qu'elle est bébé.

On ne tue pas pour tuer. Mais on abrège les souffrances dès que c'est possible.

– Elle serait morte à petit feu, étendue là, je n'ai fait qu'écourter son agonie. Je lui ai rendu service.

Finch se dégage pour s'agenouiller par terre et caresser les plumes noir et blanc de Susanna. C'est une Plymouth, gage de qualité pour une gallinacée. De mon côté, je fais des calculs, en priant pour qu'il s'agisse de l'une des poules de trois ans qui ne pondait pas tous les jours. Il faut dire qu'on y tient, à nos œufs. Qu'on a besoin d'eux. En hiver, avec la baisse de la luminosité et les pontes qui s'espacent, on en manque déjà.

Derrière Finch, les bois s'embrasent, puis le soleil s'extirpe de l'horizon pourpre. Les jeunes arbres et les grands pins, le soleil qui étire ses rayons, tout est flamboyant et baigné de lumière, de nouvelles ombres apparaissent, le monde prend vie. Je serre la main de Finch.

– Je ne veux pas la manger, dit-elle en

s'essuyant le visage avec la manche de son pyjama.

– Mmh...

Au fond de moi, j'imaginai déjà un dîner d'exception, un poulet à la cocotte. Accompagné de pommes de terre et de carottes de la cave à légumes. Oh, rien qu'à cette pensée...

– Ce ne serait pas bien.

– Ah bon ?

– Cooper.

– Si tu le dis.

– Et est-ce qu'on peut l'enterrer ?

– Bien sûr. Derrière la cabane. Après le petit déjeuner.

Elle se relève d'un bond, et nous observons les deux animaux morts à nos pieds.

– Mais pas le raton laveur, reprend Finch. Lui, je ne veux pas l'enterrer. Il a pris ce qui ne lui appartenait pas. C'était un voleur.

Je voudrais lui expliquer qu'il avait juste faim, pourtant je me tais. Parfois on sait les choses, et on n'a simplement aucune envie